

ouvrages de réflexion, il y allait parfois un peu fort. Son *Wittgenstein* (1990) notamment n'est pas vraiment pris au sérieux dans les milieux universitaires. Il s'exprimait mieux par la fiction. Dans son roman *Nooit meer slapen* (Ne plus jamais dormir, 1966) il essaye de pénétrer le noyau même de la personnalité humaine, qu'il identifiait à une sorte de désir indestructible d'immortalité.

Hermans était un polémiste talentueux et redouté, ses opinions étant parfois fort mal accueillies. On lui en voulait, par exemple, de ne pas condamner inconditionnellement le régime d'apartheid d'Afrique du Sud. Il considérait le mouvement de 68 comme les extravagances d'une génération gâtée et insouciant.

Avec le temps Hermans acquit quelque légèreté. Dans son roman *Onder professoren* (Entre professeurs, 1975) il règle ses comptes, de façon très humoristique et d'autant plus caustique, avec le milieu universitaire groningenois qui lui avait rendu la vie impossible: les motivations de ses ex-collègues sont mises à nu dans ce roman qui démontre que ce ne sont pas l'intégrité scientifique et la collégialité, mais plutôt la soif de pouvoir qui guide leurs actions. *Een heilige van de horlogerie* (Un saint de l'horlogerie, 1987) est une parabole sur la relation entre l'homme et le temps. *Au pair* (1989) est une rafraîchissante histoire d'amour, dans laquelle Hermans, sur un ton ludique, se met lui-même en scène.

Pascal Cornet
(Tr. Fl. Corbex-Buven)



Le regard d'un voyeur, la langue d'un maître: le prix Libris attribué à Thomas Rosenboom
«Sublime»: c'est ainsi que l'auteur néerlandais Thomas Rosenboom (°1956) décrit ce qu'il ressentait en cette froide soirée où il reçut le prix Libris de littérature 1995. La question lui fut posée dans une ambiance survoltée de course cycliste; la réponse, quant à elle, lui seyait à

merveille: digne et typique quant au choix du mot. Sincère? Calculé? Nominé par deux fois à un grand prix littéraire néerlandophone, Rosenboom obtint finalement le prix Libris. Une reconnaissance qui semble unanimement acceptée. Ses trois livres donnent de lui l'image d'un auteur néerlandophone brillant et personnel qui joint au plaisir d'écrire une thématique à première vue négligée mais, en fait, soigneusement élaborée.

Rosenboom recevait le prix Libris de littérature pour son roman *Gewassen vrees* (Viande dégorgée). Le gentilhomme Willem-Augustijn van Donck, héros du livre, se distingue des autres personnages en ce qu'il n'est pas d'une seule pièce mais plutôt un assemblage de contradictions. Par son écrasante mauvaise foi, la fausseté de ses émotions, y compris de sa naïveté sans borne, il perd rapidement le crédit que le lecteur est d'abord tenté de lui accorder. Il trahit tout ce qui semble lui être cher; il gaspille toutes ses chances d'exercer une fonction; la relation affreusement perturbée qu'il entretient avec son père se termine quand ce dernier achève son fils comme une bête agonisante. De toute façon - et ceci me semble propre à tous les héros de Rosenboom - le gentilhomme frison a de lui-même une image essentiellement trouble.

L'évocation de la vie provinciale au XVIII^e siècle a fait l'objet de louanges unanimes. Rosenboom éveille ce monde imaginaire par la description des paysages, le comportement des gens, leur façon de vivre, leurs moyens de transport, leurs besoins mais aussi par l'utilisation d'une langue spécifique, archaïque, qui semble puisée à une étude soignée de quelques classiques néerlandais.

S'ajoute à ce tableau historique et à cette langue archaïque une façon très personnelle d'observer gens et choses, que nous retrouvons aussi chez le prosateur néerlandais Simon Vestdijk (1898-1971): le regard d'un voyeur. Aucun détail n'échappe à Rosenboom et son regard s'attarde de préférence là où l'homme se



Thomas Rosenboom (°1956) (Photo Reinier Gerritsen).

retire dans l'intimité du corps et de ses besoins. Flirter, baiser, uriner. «Shocking», diront certains lecteurs. Il y a pourtant bien pire. Allumez votre téléviseur et le sang gicle. Ketchup. Tout comme les tableaux de Rosenboom. Malgré le contexte historique, son monde est celui de l'imaginaire. Ce que l'écrivain choisit de nous montrer repose principalement sur l'ironie qu'il met à observer notre foire à la vanité.

Ce caractère profondément fictionnel de la prose de Rosenboom apparaît clairement à la lecture de sa version du fameux meurtre de Baarn (Pays-Bas). Pour la rédaction de son ouvrage, il disposa des rapports d'audience de l'affaire. Dans *Vriend van verdienste* (Un ami méritant, 1985), le roman qu'il tira de ce fait divers, toutes les personnes reçurent un autre nom, et ce non sans raison. Rosenboom créa consciemment une nouvelle histoire: «Quand je pense à mon livre, je ne pense plus du tout au

meurtre de Baarn mais aux conflits entre les personnages». Et l'écrivain de choisir la perspective du garçon qui devient la victime, le fils du menuisier, solitaire comme nul autre et, de ce fait déjà, la proie docile d'amis plus habiles issus de familles aisées. Il est leur esclave et se laisse abuser par eux. Il aimerait être «un meilleur garçon», «un autre garçon». En même temps, et cela complète le paradoxe typique de Rosenboom, il veut dominer ses bourreaux. Avec tout ce qui s'en suit: «Dans le silence menaçant naissait une violence, l'instant se grippait dans l'attente». Quelque temps plus tôt, il avait réussi à dompter une corneille qui, une fois apprivoisée, adoucit sa solitude; le moment de soumission distille un bonheur rare. Mais la réalité est toute différente. Le roman de Rosenboom s'est détaché de sa source et reflète avec fascination la lutte du garçon pour s'extirper du fumier suffocant de la vie. Un fait divers assez ordinaire en soi peut ainsi au niveau artistique atteindre le sublime.

Ce roman et son premier ouvrage, le recueil *De mensen thuis* (Les hommes chez eux, 1983) ont révélé en Thomas Rosenboom un conteur dont l'attention se concentre sur l'univers de jeunes gens farouches, grandissant dans l'isolement. Certes, ils peuvent distinguer intuitivement le bien du mal mais ils ne réussissent pas à mettre cette intuition en pratique. Ainsi le personnage Timon qui domine aussi l'histoire dans les deux autres récits de son premier recueil, tout comme Willem-Augustijn et Theo Altink, est un jeune homme déséquilibré, sujet à de constantes sautes d'humeur. Ses actions sont parfois absurdes et débouchent sur des échecs. Introduit avec amour dans le monde d'une violoniste âgée, il laissera son imagination débridée détruire leur amitié (il s'identifie, en effet, à Rémy, personnage de *Sans Famille* (Hector Malot)). Le héros de Rosenboom se sent à l'aise derrière son arbre (premier récit), dans sa cachette derrière les manteaux (deuxième récit) et dans sa hutte-

refuge (troisième récit). En réalité, une existence bien triste, telle que tous les héros de cet écrivain important et discret sont condamnés à vivre. Cette thématique du héros farouche, étranger à notre réalité et son exploitation par Rosenboom constituent l'unité et la force de cette œuvre terriblement belle.

Wam de Moor

(Tr. Ch. Gerniers)

THOMAS ROSENBOOM, *Gewassen vlees* (Viande dégorgée), Querido, Amsterdam, 1994, 732 p.



Anne Provoost : une Flandre ouverte sur le monde sans étroit nationalisme

«Un Flamand n'est intéressant que dans la mesure où il fréquente des gens de l'extérieur» : cette phrase de l'acteur et ancien parlementaire flamand Jan Decorte sied parfaitement à Anne Provoost (°1964), auteur de littérature pour la jeunesse qui se dit «peu encline à écrire un livre dont l'action aurait la Flandre pour cadre».

On ne peut cependant pas dire qu'Anne Provoost n'ait pas été prophète en son pays. Son premier récit, *Mijn tante is een grindewal* (Ma tante est un cachalot, 1990), a récolté d'emblée éloges et distinctions. Cela n'allait pas de soi pour une première parution néerlandaise originale parlant d'inceste à un public jeune, mais les esprits, en Flandre, étaient apparemment prêts à recevoir ce genre de livre, qui s'est tout de suite imposé et n'a pas tardé à être traduit en allemand, anglais, danois, suédois et portugais. Dans ces différentes langues, comme dans l'original, les lecteurs ont été captivés par l'histoire d'Anna et de son étrange nièce Tara, qui se fait mal à elle-même, qui découpe dans un recueil de contes la bouche du Petit Chaperon rouge et qui jette à la mer des bouteilles contenant des messages secrets. Après le suicide de sa maman, Tara se comportera de façon plus mystérieuse encore. Mais le tournant du récit se situe au moment où un banc de cachalots s'échoue sur la plage. Avec l'aide d'une

biologiste, Tara prendra soin d'un jeune cétacé pour le rendre à nouveau apte à la vie en haute mer. Parallèlement, on observe par quelle subtile préparation Tara elle-même est orientée vers une nouvelle vie sociale. Si les blessures laissées par les rapports incestueux qu'elle a eus avec son père ne se cicatrissent jamais, l'histoire, pour elle aussi, s'achève sur une note optimiste.

Écrit dans un style sobre mais efficace, avec un sens rare du mot qui fait mouche et une extrême concision, *Mijn tante is een grindewal* annonce déjà également, par sa densité, le tempérament résolument quoique modérément opiniâtre dont l'auteur fera toujours preuve dans la suite. Ainsi, la description de la relation entre Anna et Tara n'a rien de la sensiblerie des clichés dépeignant certaines amitiés féminines. Le thème central de l'inceste est lui aussi traité tout en nuances. S'il est clair que le père de Tara a un comportement inacceptable, tout en lui n'est pas que dépravation et bestialité. Et les moments où Anna prend plaisir aux attouchements de son propre père forment un subtil contrepoint.

Parfois, les débuts prometteurs d'un écrivain demeurent sans lendemain. Anne Provoost, elle, ne connaîtra pas le supplice de la «page blanche». Coup sur coup, elle va rédiger sur commande pour de tout jeunes lecteurs trois récits, où les implications sociales restent à l'ordre du jour. Quelques nouvelles ainsi qu'une pièce de théâtre intitulée *Een hart voor twee* (Un cœur pour deux, 1994) révèlent aussi le «métier» de l'écrivain, avec toutefois une tendance à la virtuosité gratuite.

La vraie confirmation du talent d'Anne Provoost vient fin 1994 avec *Vallen* (La chute); ce titre se classera plusieurs mois d'affilée parmi les livres les mieux vendus en Flandre, exploit unique dans les annales de la littérature flamande pour la jeunesse. Les médias n'ont pas manqué de relever qu'en mars 1995, *Vallen* a décroché trois prix importants en l'espace de dix jours, tant en Flandre qu'aux Pays-Bas, sans compter un *Zilveren Griffel* (Oscar d'argent de la